

FRANÇOIS-HENRI
DÉSÉRABLE

**CHAGRIN D'UN
CHANT INACHEVÉ**

Sur la route de Che Guevara

récit

nrf

GALLIMARD

FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE

CHAGRIN D'UN CHANT INACHEVÉ

SUR LA ROUTE DE CHE GUEVARA

récit

nrf

GALLIMARD



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

Ce récit doit beaucoup aux deux résidences où il a été écrit en partie : la Maison Julien Gracq, à Saint-Florent-le-Vieil (Maine-et-Loire), et la Fondation des Treilles, à Tourtour (Var).

La Fondation des Treilles, créée par Anne Gruner-Schlumberger, a notamment pour vocation d'ouvrir et de nourrir le dialogue entre les sciences et les arts afin de faire progresser la création et la recherche contemporaines. Elle accueille également des chercheurs, des écrivains et des artistes photographes dans le domaine des Treilles (Var) – www.les-treilles.com.

Toutes les photographies reproduites dans cet ouvrage ont été prises par l'auteur.

© Éditions Gallimard, 2025.

*Pour Gaspard, Andrea,
Camille, Ishaan & Paul
Le monde est si vaste, et vous êtes si petits.*

Pourquoi ne pas partir tout de suite ?
Nul d'entre nous ne sera jamais plus jeune qu'aujourd'hui.

JACK LONDON



Au mur de la classe, à côté du tableau, une carte du monde. On y voyait des pays de diverses couleurs, la rose des vents, les méridiens, les mers, les océans. L'imaginaire hissait la grand-voile : le monde entier se trouvait là, devant moi, réduit au quarante millionième. Je lisais *Katmandou* et je me figurais des drapeaux à prières et des temples bouddhistes, *Chicago* et je poussais la porte d'un bar clandestin où luisaient dans la pénombre le canon d'un colt et les braises d'un cigare, *New York* et j'entendais les rickshaws pétarader entre les vaches sacrées, les marchands d'épices et de fleurs (longtemps, j'ai confondu New York et New Delhi). En attendant d'aller voir un jour tout cela de plus près, *pour de vrai*, je passais mes journées les yeux fixés sur la carte, continuellement rêveur. M. Postel, un petit homme énergique aux cheveux grisonnants, m'en faisait le reproche. Il nous parlait additions, soustractions, figures géométriques, et moi je m'enivrais des noms de villes inconnues. Prenant mes camarades à témoin, il me citait en contre-exemple : Faites comme lui, disait-il, et vous n'irez jamais loin. Peut-être, mais j'écris ces lignes en Patagonie.

*

Cet automne-là, les taux d'intérêt étaient en baisse, les prix de l'immobilier en hausse, ma famille, mes amis s'inquiétaient : est-ce

qu'il n'était pas temps que j'investisse *dans la pierre* ? Avec un peu de chance et un banquier indulgent, je pouvais peut-être m'endetter sur trente ans (mon âge à l'époque). Je n'en avais ni les moyens ni l'envie. Signant un acte de vente, j'aurais eu la sensation de signer mon propre registre d'écrou – et de voir ma liberté circonscrite à quelques mètres carrés. Et puis un appartement, ça se meuble ; aux meubles, il faudrait toujours préférer son sac de voyage.

Je venais de rendre à mon éditeur deux cent vingt feuillets d'un roman qui m'avait tenu lieu de vie pendant près de trois ans ; j'étais riche de mes seuls yeux intranquilles, en proie au doute et désœuvré. Qu'allais-je faire maintenant ? Il était temps de partir, sans raison ni délai.

Pour aller où ?

Les écrivains eux-mêmes avaient tant voyagé qu'on ne pouvait prendre une seule direction sans se mettre aussitôt dans leurs pas : Chateaubriand de Paris à Jérusalem, Nerval et Flaubert en Orient, Stendhal et Giono en Italie, Rimbaud en Abyssinie, Stevenson avec un âne dans les Cévennes, David-Néel de la Chine à l'Inde à travers le Tibet, Ella Maillart jusqu'aux confins de l'Asie – comme Nicolas Bouvier, à qui j'aurais volontiers emprunté la formule : « C'est la contemplation silencieuse des atlas, à plat ventre sur le tapis, entre dix et treize ans, qui donne ainsi l'envie de tout planter là. »

*

Aujourd'hui encore il me suffit de fermer les yeux pour la revoir, cette carte punaisée au mur de la classe. Y figuraient les noms merveilleux de Bombay, d'Oulan-Bator, de Vancouver, de Samarkand. Mais celui de Córdoba ?

C'est de Córdoba, en Argentine, à une journée de route au nord-ouest de Buenos Aires, que le matin du 29 décembre 1951 partent Ernesto Guevara, vingt-trois ans, et son ami Alberto Granado, vingt-neuf ans. Guevara et Granado. Granado et Guevara. Les deux G.

L'itinéraire des deux G : Argentine – Chili – Pérou – Colombie – Venezuela.

Leur moyen de transport : une Norton 500 cm³ 1939 qu'ils baptisent *La Poderosa – La Vigoureuse*.

La durée du voyage : sept mois.

Sa longueur : huit mille kilomètres.

L'objectif : se confronter à la misère des Sud-Américains ? Prendre conscience de l'impérialisme yankee ? Partager le sort de ceux qu'on exploite, boire au goulot de ceux qu'on opprime ? Sillonner les routes de l'Amérique latine comme on sillonnerait ses *veines ouvertes* ? Écrire cela, ce serait réécrire les motivations du jeune Ernesto à la lumière du mythe qu'est devenu le Che. Ce serait politiser leur voyage. Or les deux G ont un seul objectif : voir du pays. « Le côté transcendant de notre entreprise, souligne Ernesto, nous échappait alors, nous ne voyions que la poussière du chemin et nous-mêmes sur la moto, avalant des kilomètres dans notre fuite vers le nord. » Et c'est au cours du voyage que s'opère une mutation : « Cette errance sans but à travers notre Amérique Majuscule m'a changé davantage que je ne le croyais. » Mais ce voyage n'est d'abord qu'un voyage, un simple voyage initiatique comme des milliers de jeunes gens à travers le monde en ont fait et continuent aujourd'hui à en faire.

De ce voyage, les deux G avaient chacun tiré un récit – dont Walter Salles avait tiré un film. J'avais vu le film, j'avais lu les récits. Comme beaucoup d'adolescents sur cette terre, j'avais eu le portrait du Che par Korda punaisé dans ma chambre. Plus tard, je

m'étais penché davantage sur sa vie, j'avais fait ce que je fais le mieux : je m'étais gorgé de lectures. Journaux, témoignages, biographies, tout y passait. La mystique, la part d'absolu, la vision romantique et le refus du compromis : voilà ce qui m'attirait chez le Che. Sans compter le courage que je n'avais pas : celui d'un homme qui subordonne son existence aux exigences d'une cause qui le dépasse. Je n'avais pas l'étoffe d'un révolutionnaire ; j'espérais avoir celle d'un vagabond. Vint le jour où je me décidai à prendre la route. La route du Che.

*

Est-ce que mettre mes pas dans les pas du Che n'allait pas s'avérer écrasant ? Non, car je les mettais dans ceux d'un jeune homme. Un jeune homme qui n'était pas le Che, pas encore, et qui sans ce voyage ne le serait peut-être jamais devenu : un jeune homme étudiant en médecine, amateur de blagues et de filles, un jeune homme fou de lecture et fou de rugby, un jeune homme qui aimait nager dans les torrents, escalader des montagnes et monter à cheval, un jeune homme aventureux, imprudent, casse-cou, brouillon, bûcheur, baiseur (« dès seize ans un baiseur, un terrible baiseur », nous apprend son cousin), un jeune homme avec pour seul idéal une idée haute de l'amitié, et pour meilleur ami un type de six ans son aîné qui l'emmène avec lui sur les routes.

L'itinéraire était tracé, je n'avais plus qu'à le suivre.

Dans ma besace, trois pauvres mots d'espagnol : *no*, *hablo*, et *español*. Il me fallait à tout prix un compagnon de voyage hispanophone. En appelant Quentin, je connaissais les risques encourus : il était intrépide, inconscient du danger ; il allait au-devant du péril, la fleur au fusil ; l'aventure ne lui répugnait pas, le

romanesque non plus. Depuis quelques mois, il vivait à Lanzarote, se levait tôt le matin, il allait surfer quelques vagues, et le reste du temps il se consacrait à la préparation d'un concours extrêmement sélectif qui devait lui ouvrir les portes de la diplomatie. Il venait d'en passer les épreuves écrites : un désastre. C'était foutu, il n'irait pas à l'oral, tant pis, il retenterait sa chance l'année suivante. Le convaincre de m'accompagner n'était pas difficile. Quentin était un voyageur inlassable, emporté par ses désirs d'horizons. S'il était libre, il serait du voyage ; s'il ne l'était pas, il se libérerait. Quand un après-midi de décembre, je lui annonçai que j'allais traverser l'Amérique, je n'eus pas le temps de terminer ma phrase, pas le temps d'ajouter *du Sud à moto* : Mon vieux, je viens avec toi.

Je nous revois un matin, sur la butte Montmartre. Il ne fait pas tout à fait jour, nous ne sommes pas tout à fait réveillés, notre nuit n'est pas faite, nous quittons l'Europe, et, comme César devant le Rubicon lançant à ses légions « À Rome ! », j'entends Quentin dire au chauffeur de taxi, d'une voix assurée : « À Roissy ! » Le taxi devait être à mi-chemin de l'aéroport quand, pris d'un doute, je vérifiai nos billets : l'avion partait d'Orly. Il fallut faire demi-tour, traverser Paris embouteillé dans l'autre sens avant d'arriver à Orly pour s'entendre dire : Embarquement terminé. Par chance, nous étions tombés sur une hôtesse que notre maladresse attendrissait – il n'est pas encore midi, avait-elle glissé d'une voix feutrée à sa collègue, qu'on tient déjà les cons du jour. Sa sollicitude nous valut d'être casés, moyennant supplément, sur un autre vol qui partait le soir même, et faisait escale à Madrid avant de rejoindre Buenos Aires.

Voler vers l'ouest est l'accomplissement d'un vieux rêve mythologique. C'est fendre l'espace et remonter le temps. On se prend pour Cronos, on se croit, pour quelques heures, maître et

possesseur du sablier que l'on retourne à sa guise. L'avion venait de dépasser Las Palmas ; Quentin lisait *Sur la route avec Che Guevara*, d'Alberto Granado, et moi j'étais plongé dans le récit qu'avait tiré Ernesto de leurs aventures. Nous volions à huit cent quatre-vingts kilomètres-heure, dix mille mètres au-dessus de l'Atlantique, la température extérieure était de soixante-sept degrés au-dessous de zéro, nous traversions une zone de turbulences, on nous avait priés de rester assis et d'attacher nos ceintures. Il était 21h51 à Madrid, quatre heures de moins à Buenos Aires, je lisais *Voyage à motocyclette* et j'étais sur la *Poderosa*, juché sur le porte-bagages, derrière les deux G dont les écharpes flottant dans le vent me fouettaient le visage. Nous étions en janvier 1952. Dans le rétroviseur défilait la Pampa.

ARGENTINE

Buenos Aires

Les désagréments du voyage sont déplaisants au voyageur, mais profitables à l'écrivain : un passage de douane embrouillé, une rencontre inquiétante au coin d'une rue interlope, un chauffeur de taxi qui vous roule, voilà qui donne matière à chapitre. Davantage en tout cas que la contemplation muette du soleil qui se couche sur des rivages enchanteurs. L'événement malencontreux, l'écrivain a cette consolation de pouvoir en tirer quelque chose. Quand même, je me serais bien épargné celui-ci : on a beau dire, ça n'est jamais très agréable de sentir un tesson de bouteille vous caresser la gorge pendant qu'une main vous empoigne les cheveux.

De Buenos Aires, nous voulions surtout voir la Bombonera, le stade de football où jouait Boca Juniors, sous les couleurs duquel s'était illustré *El Pibe de Oro*, le Gamin en Or – Diego Armando Maradona. Le club était le plus titré d'Argentine, il comptait plusieurs milliers de supporters à travers le pays, des vrais de vrais, fanatiques, ardents, dévoués, brûlant pour leur équipe d'un amour immodéré qui perdurait au-delà de la mort – certains parmi les plus fervents avaient pour dernière volonté que leurs cendres fussent dispersées à même le terrain. Les soirs de match, quand les cinquante-quatre mille aficionados que pouvait contenir la Bombonera se mettaient à sauter comme un seul homme, il n'était

pas rare de voir s'élever depuis la pelouse un petit nuage de poussière blême. Quentin rêvait d'assister à une rencontre, de préférence au *Superclásico*, contre le grand rival, l'ennemi de toujours, le club du nord de la ville, celui du fric, de la bourgeoisie, des gens respectables, ces enculés de River Plate. Mais c'était la trêve estivale, et quand la saison reprendrait nous serions déjà loin de Buenos Aires, loin de la Bombonera, tant pis, il faudrait se contenter d'en visiter les tribunes vides.

La Bombonera se trouvait dans le *barrio* de La Boca, et La Boca avait la réputation d'être un quartier dangereux. Les touristes ne s'y aventuraient que pour voir Caminito, une ruelle d'une centaine de mètres avec ses maisons de tôles bigarrées et son pittoresque criard. Ils y arrivaient en taxi ou en bus, prenaient les quelques selfies réglementaires, une photo avec le sosie de Maradona, une autre avec celui du pape François, se faisaient couillonner par des marchands de colifichets qui leur refourguaient de l'*artisanat local* à bas prix, rentraient à l'hôtel, *check*, ils avaient *fait* La Boca. S'éloigner de Caminito n'était pas interdit, mais fortement déconseillé : au coucher du soleil, on pouvait voir patrouiller des voitures de police qui ramenaient sur les sentiers les plus rebattus ceux qui s'étaient imprudemment égarés.

La Boca était un ancien quartier ouvrier, peuplé au début du xx^e par des vagues d'émigrés pour la plupart venus de Gênes, aujourd'hui par un lumpenprolétariat qui s'entassait dans des baraques en bois et en zinc à demi défoncées, un quartier pauvre comme il y en avait des milliers d'autres à travers l'Amérique latine, ni plus ni moins violent, ni plus ni moins dangereux que ces milliers d'autres où les chances qu'il ne vous arrive rien étaient infiniment supérieures à celles qu'il vous arrive quelque chose. Il était trois

heures de l'après-midi, la Bombonera n'était qu'à cinq cents mètres, que risquait-on ? Au pire, nous n'aurions qu'à courir.

À un croisement, nous ne savions pas s'il fallait prendre à droite ou continuer tout droit, en longeant l'ancienne voie de chemin de fer. Nous aurions bien demandé la direction à suivre, mais il n'y avait pas un chat dans la rue (les Argentins ont pour cela une autre expression tout aussi imagée, ils disent : *no está ni el loro* – même le perroquet n'est pas là). Quentin était partisan de la deuxième solution, moi, sans trop savoir pourquoi, j'étais plutôt en faveur de la première (le sens de l'orientation n'a jamais été mon fort : à Paris, il m'est même arrivé de me croire rive gauche quand je me trouvais rive droite, mais j'arrête ici la digression qui nous emmènerait dans une tout autre direction – la mauvaise, pour mon cas). Je plaidai vaguement ma cause, sans grande conviction. Tout droit, trancha Quentin. Au pire, nous n'aurions qu'à faire demi-tour.

Je ne l'ai pas vu arriver. Il a dû surgir du coin de la rue, ou de derrière l'arbre, je n'en sais rien, toujours est-il que je n'ai pas eu le temps de me mettre à courir. Plus tard, lorsqu'il finirait par lâcher prise, je verrais qu'il avait sur lui le maillot bleu et or du CABJ, le Club Atlético Boca Juniors. Mais sur le moment je ne l'ai pas vu, j'ignorais les habits qu'il portait, j'ignorais à quoi il ressemblait, je sentais seulement sa respiration, son haleine chargée d'eau-de-vie bon marché, puis, très vite, j'ai senti un tesson de bouteille sur ma gorge.

La rue était vide, inutile d'appeler à l'aide, personne ne viendrait à mon secours. Il n'y avait que nous trois, mon agresseur et moi, et face à nous, les poings fermés, prêt à frapper : Quentin. Quentin savait se battre – n'ayant peur de rien, il était même plutôt doué pour cela –, mais son goût de la diplomatie le poussait davantage à éviter l'affrontement. Des années plus tôt, à Lyon, place des

Terreaux, devant la fontaine Bartholdi où il venait de séparer deux ivrognes qui se liguaient maintenant pour en découdre avec lui, je l'avais vu désamorcer le conflit d'une manière inattendue : comme s'il voulait être plus libre de ses mouvements, il avait commencé par déboutonner sa chemise, il l'avait délicatement pliée, posée sur le rebord de la fontaine, puis il s'était déchaussé, et il avait défait sa ceinture, qu'il avait posée à côté de la chemise. Il ne lui restait plus qu'un pantalon en lin beige qu'il avait pris le temps de retirer, très tranquillement, presque nonchalamment, comme s'il était à la plage, sur le point de se jeter à la mer, sur le point d'aller piquer une tête, et alors il s'était retrouvé en caleçon, un caleçon, je m'en souviens, à rayures bleues et blanches, devant les deux types effarés. C'était qui, ce malade ? Sa conduite était si absurde, si imprévue qu'elle les désarçonnait tout à fait. Quentin, cette fois-ci d'un geste vif, avait ôté son caleçon pour se retrouver entièrement nu sous les yeux des deux ivrognes : ils s'étaient enfuis sur-le-champ.

Hermano, tranquillo, tranquillo... Quentin essayait d'amadouer le type. Moi, je ne bougeais pas d'un iota, sûr qu'au moindre mouvement il allait m'égorger. Quentin sortit ses poches hors de son pantalon pour lui montrer qu'elles étaient vides. Il n'avait qu'un billet de cent pesos argentins, qu'il déposa aux pieds de mon agresseur en s'inclinant avec déférence. Le type s'accroupit pour ramasser le billet et je m'accroupis en même temps, dans un mouvement parfaitement synchrone, ayant toujours le tesson sur la gorge. Il considéra le butin, ce n'était pas grand-chose, l'équivalent de quatre euros, mais ça lui semblait suffisant. Il relâcha son étreinte et partit à reculons, en même temps qu'il continuait à nous menacer de son tesson. Il se trouvait à une dizaine de mètres déjà :

— Une seconde, dit Quentin. Juste une question.

Le type se figea un instant.

— La Bombonera, reprit Quentin en montrant la direction opposée. C'est bien tout droit, n'est-ce pas ?

Puerto Iguazú – Córdoba – Alta Gracia

Plus grisant que le voyage : l'idée du voyage. Le concevoir, le préparer, le rêver, voilà des voluptés qui suffiraient à vous visser chez vous pour ne plus en partir. Pour les deux G, cette idée naît un matin d'octobre 1951. Ernesto vit à Buenos Aires, où il étudie la médecine et se passionne pour les échecs et la photo. Il est venu rendre visite à son ami Alberto, biochimiste à Córdoba. L'air est pur, le soleil froid, le maté fume dans les calebasses ; à l'ombre d'un oranger, les deux garçons se donnent des nouvelles, on parle de football et de rugby, on commente les résultats des derniers matchs, les derniers livres qu'on a lus, inlassablement on refait le monde en se disant que tout de même, on serait mieux avisé d'aller le voir. À ce propos, dit Alberto. Et il explique à son ami qu'il a fini de retaper la *Poderosa*, la vieille Norton 500 qui rouillait sous la treille. Il ajoute qu'il a soif, soif d'Amérique, soif d'horizons. Si je prenais la route... Et je veux croire qu'il n'a pas le temps de terminer sa phrase, je veux croire qu'Ernesto le coupe en lui disant ce que Quentin m'a dit soixante-cinq ans plus tard : Mon vieux, je viens avec toi.

Les deux G ne sont jamais passés par Puerto Iguazú ; j'aurais préféré m'en tenir à leur itinéraire, mais la moto que nous avions trouvée nous attendait là-bas. L'ami d'un ami, qui vivait à Bariloche, en Patagonie, avait dégoté sur un site de vente en ligne une Royal Enfield Continental GT 535, et il comptait sur nous pour la lui livrer à l'autre bout du pays. Cela nous faisait faire un détour, oh, pas grand-chose, à peine trois mille kilomètres, mais au moins nous

pourrions voir les chutes d'Iguazú, au point de jonction de la triple frontière Argentine-Brésil-Paraguay.

Après quelques jours à Buenos Aires, nous voici donc au bord d'une route, à tendre le pouce en espérant qu'une âme charitable nous prenne en pitié. Un pick-up s'arrête. Les trois places de l'unique banquette sont occupées, on n'a que la benne à nous offrir, mais si nous ne sommes pas trop regardants sur le confort, nous pouvons la partager avec une roue de secours, un jerrican d'essence et deux adorables brebis. On s'arrêterait à Posadas, à trois cents kilomètres au sud de Puerto Iguazú : c'était sur la route, on n'allait pas chipoter. Le pick-up s'ébranla dans la nuit. Nos sacs en guise d'oreillers, quelques bouquins pour nous tenir compagnie, deux brebis blanches contre lesquelles nous blottir, et le ciel en grande pompe. Cette nuit-là, des gens déboursèrent des sommes exorbitantes pour jouir des agréments d'un hôtel cinq étoiles. Nous, sans dépenser un centime, nous en avons des milliers au-dessus de la tête.

Deux jours passèrent, que j'éluderai. Nous vîmes les chutes d'Iguazú, que je ne décrirai pas : ne me viendraient que des superlatifs sans intérêt, qui ne diraient rien à qui ne les a jamais vues. *Nada* sur le petit train qui traverse la forêt tropicale, sur les innombrables coatis qu'on y voit, sur l'inimitable chant du toucan ni sur l'interminable passerelle qui vous mène à la *Garganta del Diablo*. Non, je ne dirai rien de tout cela, pas un mot sur les chutes d'Iguazú qui sont un peu moins de trois cents et s'étendent sur un peu plus de trois kilomètres et déversent, au moment où j'écris ces lignes, à la seconde même où vous les lisez, des millions de litres d'eau qui rejaillissent en tourbillons d'écume des dizaines de mètres plus bas, dans un vacarme argentin. Pas un mot de ces chutes auréolées d'un

arc-en-ciel perpétuel, merveilleuses chutes d'Iguazú en regard desquelles celles du Niagara ne sont qu'un robinet qui goutte.

À Puerto Iguazú, nous avons récupéré la moto, puis avalé en deux jours les mille cinq cents kilomètres qui nous séparaient de Córdoba. À une petite heure au sud de la ville : Alta Gracia, où Ernesto a passé la majeure partie de son enfance, entre quatre et seize ans. Voir de nos propres yeux dans quelle terre ordinaire, dans quel climat germa le Che, cela méritait bien un détour.

Qu'est-ce que c'est, l'enfance du Che ? Des crises d'asthme à répétition. L'air est enfermé dans les bronches, quand on expire, ça siffle comme un train, on a l'impression chaque fois de mourir étouffé. On consulte des médecins, on essaye des remèdes divers et variés, mais rien ne fonctionne, il faut changer de climat : direction Alta Gracia, en moyenne montagne où l'air est plus sec. On grandit comme on peut, l'inhalateur toujours dans la poche, on fait du poney, du tennis, du vélo, on apprend à parler le français, on lit Baudelaire et Neruda, on joue au foot et au rugby, bref, on n'est pas encore Che Guevara mais on s'applique à le devenir.

Depuis quelques années on pouvait visiter sa maison d'enfance, transformée en musée. J'ai oublié le nom de la rue dans laquelle elle se trouve, pas celui de la perpendiculaire à celle-ci : rue Émile-Zola. Le quartier était résidentiel, la maison, des années trente, de taille moyenne, avec un toit en zinc, une terrasse couverte, un jardinet. Une statue d'Ernesto en culottes courtes, un peu plus loin, un buste du Che au béret, entre les drapeaux argentin et cubain. Sur un mur, une plaque dorée commémorait la visite de Fidel et Chávez en juillet 2006. Dans la maison, quelques documents, quelques photos retraçaient la vie du Che. Dans une salle se trouvait une moto, une vraie, une Norton 500 cm³ 1939, copie conforme de celle avec

laquelle les deux G avaient commencé leur voyage, soixante-cinq ans jour pour jour avant nous. Et derrière la moto, derrière une vitre encastrée dans le mur, l'urne où reposaient les cendres d'Alberto Granado.

Parc national Quebrada del Condorito

Dans ce qui est sûrement l'un des plus beaux passages d'*Ébène*, le récit de ses aventures africaines, Ryszard Kapuściński raconte pourquoi il n'y a pas de cimetières d'éléphants dans la brousse. On ne retrouve jamais leur dépouille – enjeu de taille, précise-t-il, car les défenses d'éléphant représentent des sommes d'argent colossales. L'explication est assez simple : l'éléphant, quand il est vieux et fatigué, ne peut plus soulever sa trompe et doit s'avancer dans l'eau du lac ou de la rivière pour assouvir sa soif. Ses pattes s'embourbent dans la vase, le lac l'attire dans son abîme. Pendant un certain temps, poursuit l'écrivain polonais, l'éléphant se débat, lutte, essaye de se tirer de la boue, de revenir sur la berge, mais il est trop massif, et la force d'attraction du fond si paralysante qu'il finit par perdre l'équilibre, tombe et disparaît à jamais dans les flots : c'est ainsi, conclut-il, que se trouvent au fond des lacs des cimetières d'éléphants antédiluviens. Kapuściński dit tenir cette histoire du docteur Patel, un Ougandais qui l'a soigné du paludisme à l'hôpital Mulago de Kampala. Je ne sais si elle est vraie, je n'ai pas vérifié, mais, bien qu'elle ait tout de la légende, elle me plaît. Elle me fait penser à cette autre légende qui me fut racontée plusieurs fois, avec d'infimes variations, au Chili, au Pérou, en Bolivie, mais d'abord dans le parc national Quebrada del Condorito, à une petite heure de route à l'ouest d'Alta Gracia.

La principale attraction du parc est le condor. Il suffit, dit-on, de lever les yeux pour en voir. Vous marchez pendant trois heures la tête en l'air, à l'affût, scrutant le moindre mouvement dans le ciel, sans succès. Vous devez vous rendre à l'évidence : il n'y a pas plus de condors dans ce parc qu'il n'y a de monstre dans les eaux du loch Ness. Vous vous posez non loin d'un ravin, au fond duquel roulent des eaux torrentielles. Vous êtes d'humeur maussade, déçu comme peut l'être un enfant à qui l'on a fait la promesse d'un jouet nouveau, et qui trouve le magasin porte close. Vous contemplez mélancoliquement l'infatigable travail des fourmis à vos pieds, qui en travers d'un chemin caillouteux bâtissent un empire minuscule. Soudain, sur la paroi d'une gorge apparaît une ombre à l'envergure inhabituelle. Vous levez la tête : un condor. Il ne brasse pas l'air de ses ailes, comme le font la plupart des oiseaux. Il se joue du vent, se laisse porter par les courants, planant avec majesté sur son royaume de falaises. Il finit par atterrir, à une vingtaine de mètres de vous. Avec son plumage noir qui lui fait une robe, avec autour du cou sa collerette de plumes blanches, on pourrait le croire avocat : maître Condor s'apprête à plaider.

Il aurait fort à faire avec sa propre cause en Europe, où c'est peu dire que sa réputation est mauvaise : c'est un vautour, un charognard – il n'est qu'à voir son bec crochu, sa tête pelée, parfois maculée du sang des carcasses qu'il dépèce. Pour rien au monde on n'en voudrait au-dessus de nos têtes. Mais dans les Andes... Dans les Andes on le vénère, c'est un symbole, un animal totem, et l'on raconte à son sujet d'innombrables légendes, dont celle-ci : le condor est monogame et fidèle ; quand il s'accouple, il reste avec sa partenaire tout au long de sa vie épris comme au premier jour, et cela peut durer des années, car le condor peut vivre cinquante ou soixante ans. Quand meurt la femelle, le mâle, éploré, prend de

l'altitude, monte le plus haut possible, aussi haut que le portent les courants ascendants, plane une dernière fois, replie ses ailes, se recroqueville sur lui-même et se laisse choir pour s'écraser cinq ou six mille mètres plus bas, retournant à la montagne, d'où il pourra renaître. Mais si c'est le mâle qui meurt le premier, et que la femelle lui survit ? Que fait-elle ? Est-ce qu'elle se laisse, elle aussi, mourir de dépit ? Non, dit la légende : elle se trouve un autre mâle.

Buenos Aires

« Comme j'aimerais que tous les gens occupés ou investis de missions, hommes et femmes, jeunes et vieux, sérieux ou superficiels, joyeux ou tristes, abandonnent un beau jour leurs besoins, renonçant à tout devoir ou obligation, pour sortir dans la rue et cesser toute activité ! » En repassant brièvement par Buenos Aires, je crus voir exaucé le vœu de Cioran. Nous avons fait halte chez un de ces bouquinistes où une échelle aux barreaux inégaux vous mène au plafond jusqu'où s'entassaient des milliers de livres en tout genre, dans un désordre savamment orchestré. Il se trouvait dans le quartier de San Nicolás, qui avec celui de Montserrat forme en partie le Microcentro, le quartier d'affaires où de grandes tours de verre et d'acier coudoient des immeubles haussmanniens.

En sortant de la librairie, *té-ma*, me dit Quentin qui levait la tête : de minuscules carrés blancs se découpaient dans le ciel bleu. C'étaient des feuilles de papier, qui s'envolaient par dizaines du dernier étage d'une tour. Un peu plus loin, les trottoirs étaient jonchés de papier, partout dans la rue et dans les rues adjacentes il en tombait de chaque fenêtre. Nous avançons la tête en l'air, et du papier nous tombait dessus comme des pétales sur les mariés à la sortie de l'église. Je ramassai une feuille à demi déchirée : c'était

l'ordre du jour d'une réunion que quelqu'un, là-haut, dans l'un de ces bureaux à néons et grandes baies vitrées, avait jugé opportun de jeter par la fenêtre. Nous imaginions un cadre moyen larbinisé depuis des lustres dénouer sa cravate au beau milieu d'une réunion stratégique, les horaires infernaux, les brimades continues d'un N + 1 lunatique, l'atroce ennui de son job, tout cela d'un seul coup le submerge, il lui faut à tout prix se libérer sur-le-champ de ses chaînes, alors il se lève, ouvre la fenêtre, et sous les yeux effarés des directeurs délégués, du directeur commercial et du PDG de la boîte, il fait ce que Cioran appelait de ses vœux : il abandonne sa besogne, il renonce à ses devoirs et ses obligations et, pour marquer le coup, il déchire l'ordre du jour de cette réunion à la con – et le balance par la fenêtre. Et ce qui devait être l'égarement passager d'un énième employé en burn-out fait ce jour-là des émules, et bientôt d'autres s'y mettent, les secrétaires, les consultants, les DRH, les responsables marketing, tous jettent leurs dossiers à travers les fenêtres, et les directeurs délégués s'y mettent aussi, et le directeur commercial, et le PDG lui-même, qui pousse un cri de soulagement en envoyant valdinguer dans les airs le bilan comptable de l'année, et alors le bruit se répand de rue en rue, dans tout le voisinage, et le quartier tout entier est pris d'une frénésie collective : dans chaque bureau, à chaque étage de chaque tour, on déchire ses dossiers, on ouvre les fenêtres, et hop, on fait ses adieux définitifs au monde du travail. Voilà ce que nous nous plaisions à imaginer en voyant tous ces papiers voler depuis les tours du quartier d'affaires de Buenos Aires, en ce dernier jour de l'année. Et ça n'est que plus tard dans la nuit, dans un bar du Retiro, à la faveur d'une conversation entre deux verres de malbec, qu'une avocate argentine nous apprend cette tradition réjouissante des employés de bureau du Microcentro :

chaque année, le 31 décembre, ils se débarrassent des papiers dont ils n'ont plus l'utilité en les jetant par la fenêtre.

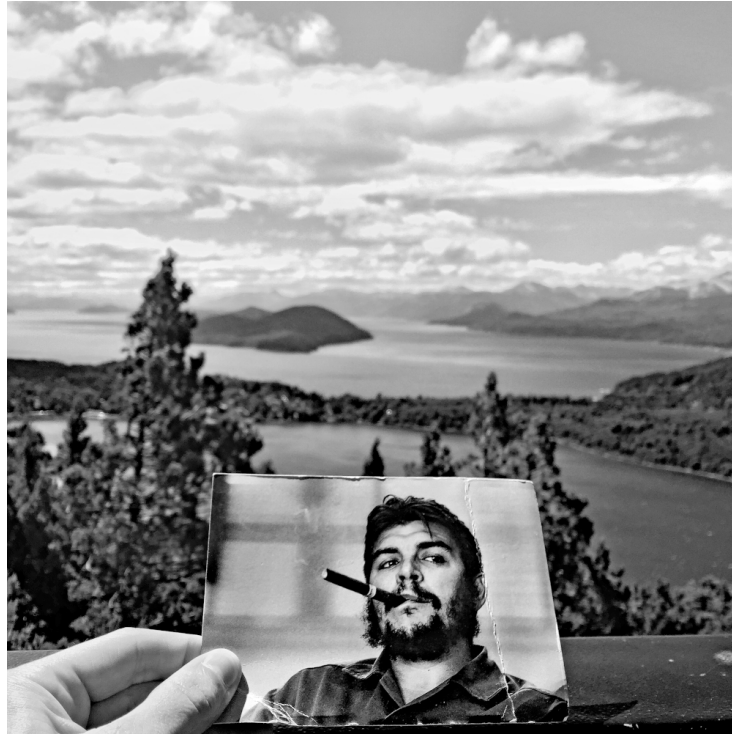
San Carlos de Bariloche – San Martín de los Andes

La Pampa. Ses plaines infinies sous le ciel infini, et en les traversant ce sentiment étourdissant qui vous étreint, celui d'une immense liberté, de la conscience aiguë d'être en vie... Mille kilomètres parcourus d'un seul trait, de Bahía Blanca à San Carlos de Bariloche, et vous voici dans le Tyrol autrichien : des lacs, des montagnes, du chocolat.

À Bariloche, je me répétais sans cesse : je suis en Patagonie, je suis en Patagonie, je suis en Patagonie. Le nom m'avait fait si puissamment rêver dans mon enfance que j'avais peine à y croire. Je voulais descendre plus au sud, El Chaltén, Torres del Paine, Ushuaïa, la Terre de Feu... Mais les deux G n'avaient pas daigné pousser jusque-là. Et puis il nous fallait remettre la moto à son propriétaire légitime, un Argentin dont la famille, originaire de Poméranie occidentale, s'était posée là dans les années cinquante, et qui me pria instamment de mentionner son nom si je devais tirer de mon voyage un récit : Hans-Jürgen Schönhage, voilà qui est fait.

Entre San Martín de los Andes et San Carlos de Bariloche, Ernesto prédit qu'un jour, fatigué de courir le monde, il reviendrait s'installer sur cette terre argentine : « Et je visiterai à nouveau la zone des lacs de la cordillère, et j'y habiterai. » Le temps qu'on passe à faire des projets que la vie vient défaire sera toujours pour moi un sujet d'étonnement. Il n'y est jamais revenu. Il n'y a jamais habité. Il ne tenait qu'à moi, à plus d'un demi-siècle d'écart, de réparer ce qu'avait contrarié le destin : un après-midi de janvier je l'emmenai avec moi, dans ma poche, jusqu'au Cerro Campanario, d'où il a pu

jouir quelques instants de la vue sur le lac Nahuel Huapi, en fumant son cigare. Il n'avait pas l'air malheureux ce jour-là.



Che Guevara fumant le cigare depuis le Cerro Campanario, à San Carlos de Bariloche.

Nous étions depuis deux jours à Bariloche d'où Quentin ne voulait plus partir : il avait rencontré une fille, et ne la retrouvait pas. Les traits de son visage, sa physionomie se sont effacés de ma mémoire, mais pas le timbre de sa voix, et surtout pas ce tic de langage propre aux Argentins, qui revenait dans sa conversation avec une fréquence étonnante : *che*. L'interjection sortait si régulièrement de la bouche d'Ernesto Guevara que les Cubains la lui donnèrent pour surnom. Dans un bar de Bariloche, dont je me souviens seulement qu'il y avait sur la porte des toilettes une photo en noir et blanc d'Al Capone un cigare à la bouche, Quentin avait

donc fait la connaissance d'une fille. Moi, j'étais rentré à l'auberge, les laissant dîner tous les deux d'une *parilla* dans un restaurant de grillades. Ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre, elle ne couchait pas le premier soir, jamais, mais le second pourquoi pas, et, d'ailleurs, ils avaient prévu de se revoir le lendemain. Il voulait entrer dans la diplomatie ? Elle lui avait laissé entendre qu'elle pourrait l'élever au rang d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire d'une contrée de plaisirs dont il serait l'unique ressortissant ; l'affaire semblait bien engagée, la fille, *che*, lui avait même laissé son numéro de téléphone ; et comme son iPhone n'avait plus de batterie, Quentin avait griffonné ledit numéro dans la marge d'un billet de cent pesos, qu'en rentrant à l'auberge où nous logions il avait négligemment posé dans une chaussure, au pied de son lit. Réveillé avant lui, j'avais trouvé le billet qui traînait là, avec quoi j'étais allé m'offrir une *empanada* au poulet.

Désespoir de Quentin.

Il fallut retourner à l'*empanadería*, expliquer l'affaire au gérant, le prier de passer sa caisse en revue à la recherche du billet où se trouvait le numéro de la fille. Mais le billet avait disparu, il devait être dans la poche ou dans le portefeuille ou dans les mains d'un client, et bientôt il serait laissé en guise de pourboire dans un restaurant de la ville, puis ramassé par un garçon de café qui l'échangerait contre un paquet de Marlboro chez un buraliste qui le rendrait avec de la monnaie à un touriste américain venu acheter des timbres, puis oublié au fond d'une poche et retrouvé dix jours plus tard, froissé, délavé, dépourvu du numéro de téléphone qu'un essorage à mille deux cents tours par minute dans une laverie de Baton Rouge, Louisiane, aurait effacé à jamais. Quentin n'avait ni le numéro, ni l'adresse, ni le nom de la fille ; un prénom, il n'avait qu'un prénom, si commun qu'il ne lui était d'aucune aide. Pendant

trois jours, je parcourus avec lui les rues de Bariloche, cent dix mille habitants, épiant la moindre silhouette, scrutant le moindre visage, espérant à la faveur du hasard recroiser celui de la fille, et quand, à la tombée de la nuit, après des heures de recherches infructueuses, nous nous affalions sur les tabourets du bar où ils s'étaient rencontrés, Quentin lâchait dans un lamento douloureux : La femme de ma vie, tu te rends compte, c'était peut-être la femme de ma vie. (Et moi je l'avais dévorée, sous la forme d'une *empanada* au poulet.)

Nous avions loué des vélos pour rejoindre San Martín de los Andes par la route des Sept Lacs. Deux jours à pédaler, une nuit sur place à côté d'une grange où les deux G avaient dormi, une meule de foin en guise d'oreiller. C'est là qu'Ernesto a écrit : « Je sais maintenant que mon destin est de voyager et je l'accepte avec une sorte de fatalisme. » Puis il fallut prendre la route dans l'autre sens. J'avais fait don d'une journée de poussière et de sueur à l'eau du lac Hermoso ; Quentin venait d'installer la tente, il faisait maintenant griller des steaks au-dessus d'un barbecue de fortune ; le soir venait comme un voleur, à pas de loup, et aujourd'hui qu'ont passé mes souvenirs, et qu'il m'est si difficile d'en raviver la couleur, je me dis que j'aurais pu les mettre à profit, ces heures oisives au bord du lac Hermoso, j'aurais pu sortir mon carnet, prendre des notes, consigner tout cela, or je suis resté allongé la tête en appui sur mon sac, et pas un instant je n'ai songé à jeter mes impressions sur la page, pas même en quelques lignes, pas même en un quatrain, non, je n'ai pas pu

en un quatrain garder la trace
de ces heures exquises tant
nous n'avions d'autre passe-temps
que d'éprouver le temps qui passe

Couverture

Titre

Avant-propos

Dédicace

Exergue

Prologue

Argentine

Buenos Aires

Puerto Iguazú – Córdoba – Alta Gracia

Parc national Quebrada del Condorito

Buenos Aires

San Carlos de Bariloche – San Martín de los Andes

Table des matières

Du même auteur

Présentation

Achevé de numériser

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

TU MONTRERAS MA TÊTE AU PEUPLE, 2013 (« Folio » n° 5849, « Folio plus classiques » n° 295).

ÉVARISTE, roman, 2015 (« Folio » n° 6170).

UN CERTAIN M. PIEKIELNY, roman, 2017 (« Folio » n° 6593).

MON MAÎTRE ET MON VAINQUEUR, roman, 2021 (« Folio » n° 7207).

L'USURE D'UN MONDE. UNE TRAVERSÉE DE L'IRAN, récit, 2023 (« Folio » n° 7416).

FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE

Chagrin d'un chant inachevé

Sur la route de Che Guevara

« Cet automne-là, les taux d'intérêt étaient en baisse, les prix de l'immobilier en hausse, ma famille, mes amis s'inquiétaient : est-ce qu'il n'était pas temps que j'investisse *dans la pierre* ? Avec un peu de chance et un banquier indulgent, je pouvais peut-être m'endetter sur trente ans (mon âge à l'époque). Je n'en avais ni les moyens ni l'envie. Signant un acte de vente, j'aurais eu la sensation de signer mon propre registre d'écrou — et de voir ma liberté circonscrite à quelques mètres carrés. Et puis un appartement, ça se meuble ; aux meubles, il faudrait toujours préférer son sac de voyage. »

De Buenos Aires à Caracas, François-Henri Désérable nous embarque dans une formidable traversée de l'Amérique du Sud. Cinq mois à moto, en stop, en bateau, avec une seule contrainte : emprunter l'itinéraire qui fut celui d'Alberto Granado et d'Ernesto « Che » Guevara, lors du fameux voyage à motocyclette, soixante-cinq ans plus tôt.

François-Henri Désérable est l'auteur notamment de Mon maître et mon vainqueur, qui a reçu le Grand Prix du roman de l'Académie française. Après L'usure d'un monde, où il racontait sa traversée de l'Iran, Chagrin d'un chant inachevé est son deuxième récit de voyage.

Cette édition électronique du livre
Chagrin d'un chant inachevé de François-Henri Désérable
a été réalisée le 16 avril 2025
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070792368 – Numéro d'édition : 300180).
Code produit : N82064 – ISBN : 9782072671401.
Numéro d'édition : 300181.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).